

De Samuel Huntington à l'après 11-septembre

Miguel CHUECA

*Une mystification idéologique : le Choc des civilisations.
Critique des thèses de Samuel Huntington
(Editions CNT-RP, 2001).*

Ronald CREAGH

*Terrorisme, entre spectacle et sacré. Éléments pour un débat
(ACL, 2001).*

COMME un écho du pauvre, un certain pacifisme opposa, le temps d'un automne, ses bons sentiments et ses antiques écussons à la déferlante médiatico-guerrière de l'après 11-septembre. Réflexe des temps difficiles, il battit le pavé des villes avec plus ou moins de bonheur. La presse libertaire réprouva avec vigueur – et comme de juste – l'opération *Enduring Freedom* (Liberté immuable), mais elle en resta le plus souvent à la condamnation morale de la guerre, sans affiner l'analyse autrement qu'en multipliant les références aux plus récentes déclarations de l'indispensable Noam Chomsky¹. Deux brochures parues récemment tentent de combler ce déficit d'examen critique. La première, de Miguel Chueca², démonte les thèses du politologue conservateur américain Samuel Huntington, fer de lance de « l'idéologie officielle de la croisade ». La seconde, de Ronald Creagh, suggère un « choc entre deux visions du monde, l'une fondée sur le spectacle de la marchandise, l'autre sur le sacré » et se présente comme une contribution au débat.

S. Huntington, ex-commis de la Trilatérale et professeur de sciences politiques à Harvard, a une obsession : la civilisation occidentale serait menacée par la « propension islamique à la violence ». C'est ce qu'il répète inlassablement depuis 1993, date où – en réaction contre l'optimiste « fin de l'histoire » proclamée un an avant, avec tambours et trompettes, par Francis Fukuyama – il commença d'élaborer ses thèses sur le « choc des civilisations »³. Inutile de dire que, dans les décombres des *Twin Towers*, le radotage huntingtonien, repris et amplifié par les géo-stratèges du Pentagone et quelques journalistes militarisés, prit valeur de prophétie. Huntington *versus* Ben Laden, la guerre pouvait commencer. Elle serait juste. L'époque s'annonçait propice à la pensée binaire et aux chants patriotiques. Pourtant, comme le rappelle opportunément M. Chueca, dans un texte d'une grande clarté analytique, les très nombreuses « affirmations discutables ou fausses » que contient l'ouvrage de Huntington ont été, dès sa publication, « jugées inacceptables par l'immense majorité de ses lecteurs, y compris bon nombre d'idéologues de droite »⁴.

Au cœur de la démonstration de Huntington, le « paradigme civilisationnel » établit une classification⁵ où « les plus vieux préjugés ethno-religieux », écrit M. Chueca, servent d'assise à l'hypothèse selon laquelle l'une des civilisations répertoriées, l'occidentale, évidemment supérieure, serait potentiellement menacée par toutes les autres et plus particulièrement confrontée à l'une d'entre elles – en « guerre » ou « quasi-guerre », précise Huntington –, l'islamique. Tout en s'attachant à révéler, par le menu, l'inanité d'une telle nomenclature, M. Chueca s'attarde sur le dispositif idéologique qui la sous-tend, en insistant sur sa particulière nocivité quand le « clash » entre les civilisations se traduit, pour Huntington, par un choc interne à la civilisation occidentale entre sa population de souche et des immigrés qu'il suppose par avance inassimilables et, pour cela, culturellement dangereux. A juste titre, M. Chueca voit peu de différence « entre ce racisme "civilisationnel" – sorte de "racisme sans races" – et le racisme "biologique" ... » et en évalue l'irréfutable risque quand le discours guerrier exige de choisir son camp entre « les uns » et « les autres », ou plutôt entre « nous » et « le reste ». Ainsi, affirme M. Chueca, « cette nouvelle division du monde, aussi mystificatrice que celle qui mit face à face, pendant plus de soixante-dix ans, deux systèmes d'exploitation et de domination », outre qu'elle indique la profonde médiocrité d'analyse qui la fonde, peut, en certaines circons-

¹ Noam Chomsky, *Autopsie des terrorismes* (Le Serpent à plumes, 2001). On peut également lire sa contribution à *l'Empire en guerre* (le Temps des cerises et EPO, 2001).

² Le texte de Miguel Chueca est une version remaniée et actualisée d'un essai paru en 1997 dans le numéro 4 de la revue *Débat*.

³ Samuel Huntington, *The Clash of Civilizations and the Remaking of World Order* (Simon and Schuster, 1996). Paru originellement en France sous le titre *le Choc des civilisations* (Odile Jacob, 1997), l'ouvrage de Huntington vient d'être réédité.

⁴ A lire la récente déclaration d'intellectuels américains publiée dans *le Monde* (15 février 2002) sous le titre « Lettres d'Amérique, les raisons d'un combat », la tendance semble aujourd'hui renversée et le front reconstitué. Outre Huntington et Fukuyama, il compte désormais sur le soutien « de gauche » de Michael Walzer, codirecteur de *Dissent*.

⁵ Pour Huntington, écrit M. Chueca, « le monde à venir sera déterminé dans une large mesure par l'interaction des sept (ou huit) civilisations suivantes : l'occidentale, la confucéenne, la japonaise, l'islamique, l'hindoue, la slave orthodoxe, la latino-américaine et enfin – "peut-être", précise-t-il – l'africaine ».

tances d'emballlement de l'Histoire, devenir criminogène en justifiant, par avance, toutes les dérives de la légitime défense.

Ces « *frontières sanglantes de l'Islam* » – que le professeur Huntington ne rattache pas au fondamentalisme, mais à la civilisation islamique elle-même – ne s'embarrassent, chez lui, d'aucune légitimation historique et, ce faisant, elles ne tracent rien d'autre que la carte de ses propres partis pris et fantasmes, ceux-là mêmes qui, massivement cette fois, trouvèrent à s'exprimer, le 11 septembre, dans une Amérique qui comptait ses morts.

Écrit à chaud, au risque d'être démenti par la suite des événements, le texte de R. Creagh, américaniste émérite et observateur lucide, s'attache tout à la fois à analyser le « *séisme* » du 11 septembre et à s'interroger sur ce nouveau terrorisme dont Al-Qaïda représenterait une forme achevée. C'est par un retour aux faits et par l'examen critique de l'utilisation qu'en firent les médias que R. Creagh aborde la délicate question de la communion de l'opinion publique américaine et de ses élites dans l'élan national. Touché au cœur et solidaire des victimes, se sentant menacé, l'Américain moyen, abreuvé d'images – toujours les mêmes « *hystériques, obsédantes* » – et soumis au matraquage patriotique, a adhéré à la thématique western du « *Ben Laden dead or alive* ». Si les agressions contre la population arabo-américaine et musulmane ont été contenues, l'amalgame a fonctionné : l'ennemi venait d'ailleurs, l'étranger devenait l'ennemi. Quand la dialectique du Bien et du Mal chasse la raison, la guerre est dans les têtes, et l'ennemi partout.

« *Pour les gens de gauche* », note R. Creagh, le 11 septembre résonna « *comme un écho des méfaits américains dans le monde et de leur indifférence aux millions de morts dont ils sont responsables, comme un "retour de souffle"* ». On peut l'admettre et dresser la liste – impressionnante – des agressions américaines contre les droits des peuples. On peut même se souvenir d'un autre 11 septembre où Santiago, en 1973, fut survolé par des avions terroristes, affrétés, eux, par les États-Unis pour en finir avec le Chili d'Allende. On peut – on doit – faire la part des choses, à condition toutefois, précise R. Creagh, de ne pas justifier ou excuser une terreur par une autre. Les attentats du 11 septembre relèvent de la terreur, ajoute-t-il, et « *le discours gauchiste, obsédé par la volonté de culpabiliser les États-Unis, ne saurait innocenter cette série de crimes. Une protestation politique se révèle indécente et manipulatrice si elle ne s'accompagne d'aucune compassion pour les victimes.* »

Evoquant lui aussi les thèses de Huntington, R. Creagh souligne un étrange parallélisme entre son choc des civilisations et la guerre sainte prônée par l'islamisme radical. L'un et l'autre pensent le monde selon des critères exclusifs et excluant : McWorld, d'un côté, théocratie de l'autre. Que Dieu sauve l'Amérique et qu'Allah soit grand ! A ce jeu, la meilleure défense, c'est toujours l'attaque. Au nom des valeurs, démocratiques ou sacrées. Au nom des hydrocarbures, aussi, car l'« *économie-monde* » préside aux choix de Bush comme à ceux de Ben Laden, « *le dernier Frankenstein procréé par la CIA* ».

« *Le "terrorisme" est d'abord le recours à la force brutale menée dans un but politique* », écrit R. Creagh. Il peut s'attaquer à des symboles, à des cibles précises ou frapper indifféremment. Dans un monde global où « *les États ne sont plus les seuls maîtres d'œuvre, ni même souvent les acteurs essentiels* », une nouvelle forme de terrorisme, essentiellement liée à l'affirmation de valeurs primitives, de type religieux ou ethnique, aurait émergé et serait le corollaire d'une désintégration des liens sociaux et culturels induite par la mondialisation. Pour R. Creagh, les groupes qui s'engagent dans cette voie seraient « *des États en formation, tant par leur objectif et leur logique que par leur structure* », des « *proto-États* ». De ce point de vue, la guerre qu'ils mènent, poursuit-il – et que symbolise Al-Qaïda –, n'aurait pour objectif précis que « *la résurgence d'un passé cent fois renouvelé et jamais réalisé* ». Nationaliste, étatique et mafieux, ce terrorisme relèverait de la « *privatisation de la guerre* » et serait agité tout à la fois par des services secrets et par « *des réseaux religieux et séculiers* ». On pourrait bien sûr discuter tout ou partie de la thèse avancée par R. Creagh, contester son schématisme ou s'étonner que ce « *proto-étatisme* » soit présenté comme une nouveauté conceptuelle. Le sujet porte au débat et R. Creagh ne le refuse pas. Au contraire, il l'appelle de ses vœux, au risque de le provoquer un peu.

« *Comment aider les mouvements d'émancipation sans tomber dans le piège étatiste ou, plus généralement, néo-féodal ?* », s'interroge, en conclusion, R. Creagh. Par « *l'écologie sociale* » et « *la mobilisation populaire pour des revendications collectives [qui sachent] dépasser les intérêts de groupe ou même de peuple* », avance-t-il. Par le retour de « *la "vieille" question sociale [...] au premier plan* » de la scène, lui répond M. Chueca, pour que « *la lutte des classes – dans son sens radical de combat pour un monde sans classes – supplante les luttes qui, de nos jours, mettent face à face et mystifient les peuples de ce monde* ».

Chacun sa méthode, en somme, ses préférences ou son style. Il n'en demeure pas moins, cependant, que, sur des registres différents, M. Chueca et R. Creagh ont déjà fait l'essentiel : apporter quelques éléments de

réponse et de débat sur un sujet qui, plus que tout autre, peut-être, exigeait de sortir des slogans, des sentiers battus et des pensées creuses.

Gilles Fortin